Document généré le 13 août 2025 19:36

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Le lièvre..., prêt à déguerpir !

Robert Lévesque

Numéro 84, printemps 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/96389ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2021). Compte rendu de [Le lièvre..., prêt à déguerpir !] *L'Inconvénient*, (84), 57–60.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le lièvre…, prêt à déguerpir !

ATELIERS **Robert Lévesque**

À vrai dire, c'est absolument *extraordinaire* (pour ne pas dire *anormal*), mais il ne faudra pas s'étonner en apprenant (un ouvrage le confirme) qu'aucun exemplaire des livres de Réjean Ducharme, ni aucun essai portant sur son œuvre, ni aucune traduction de ses romans (ni médailles, ni diplômes) ne se trouvaient chez lui, rue Quesnel, dans sa bibliothèque, sur son bureau, dans sa chambre, sur ses bords de fenêtres, près de son lit ou parmi les piles jonchant le sol.

On connaît son radical *détachement*, l'écrivain absent, sa vie menée dans l'anonymat le plus total, sa liberté gardée intacte, mais ne pouvait-on le croire un tant soit peu attaché à son œuvre, lié un chouïa à ses romans, gardant pour eux une petite fierté ? Que nenni ! Voilà qu'un livre (en dévoilant son feu et lieu et sa bibliothèque) nous prouve hors de tout doute que rien de ce qu'avait écrit Ducharme ne se trouvait chez Réjean. Rien de lui chez lui ! Là où, *en lisant en écrivant*, il sifflait, il gossait, il buvait de la Labatt 50, il rêvait, il bouffait du boudin, il rotait, il pleurait, il pissait, il se brossait les dents, là où il écoutait (on l'apprend et ça nous l'humanise, étrange sentiment fraternel posthume) Léo Ferré et les Beatles, Wagner et Deep Purple, Liszt et Tex Lecor, Puccini et Pia Zadora, Bowie et Debussy, vivant sa vie à sa guise, éclectique, n'ayant besoin d'aucune preuve de l'existence de son œuvre… dont il n'a d'ailleurs jamais parlé à personne.

Ducharme ne serait pas Ducharme – cette grande affaire menée jusqu'à son dernier souffle, la non-exhibition de son corps, la non-émission de sa voix, autoescamotage d'un écrivain totalement réussi – si le contraire s'était avéré, si – comme dans la maison d'été de Gabrielle Roy où j'ai séjourné, livres rangés dans des étagères vitrées, traductions en langues étrangères sous clef – l'on avait trouvé dans son appartement de la rue Quesnel, tous là, ses titres édités dans « la Blanche » du temps de Queneau, reparus en Folio, son *Avalée des avalés*, son *Nez qui voque*, le *Cid maghané*, son *Va savoir*, ses doubles *Ha*, son *Ines* et son *Inat, Pérée* et *Tendu*, la drôle de Colombe Colomb qui jacte en vers et ses *Gros mots* de la fin qui n'en appelèrent pas d'autres…

Les aurait-il seulement lus ? Je veux dire… lus une fois imaginés, crachés, postés, et dorénavant publiés, objets, produits, ouvrages imprimés tels des *livres de quelqu'un*, de quelqu'un qui

écrit, qui *a* écrit, quelqu'un de respectable, Alain Bosquet (il en avait cinq, tous dédicacés), Mirbeau (il avait *Le jardin des supplices*), Longfellow (il avait *Évangéline*), Trakl (il possédait les *Œuvres complètes*), Diderot (n'avait que *La religieuse*, ça me surprend, pourquoi diable n'avait-il pas *Jacques le fataliste* ?), Saint-Simon (que les tomes 4, 5 et 7) ? Imagine-t-on que, les *gardant par-devers lui*, il les aurait relus, ses livres farfelus, ses purs et durs romans de sa décennie en *allée avec le soleil* (ah ça, il avait plein de Rimbaud, tous en mauvais état) ? Pour les relire encore *bien vieux, au soir, à la chandelle* ?

Et ses exemplaires d'auteur ? Donnés à quiconque, à qui donc ? Humidifiés d'épluchures de patates aux ordures ? Vendus à des libraires d'occasion qui ne pouvaient reconnaître ce *passant* ? Les donna-t-il à sa mère, Nina Lavallée ? À sa sœur Diane ? Les brûla-t-il, intimes autodafés nocturnes ? Je l'ai côtoyé, *le fuyant Ducharme*, dans un atelier d'imprimerie de 1972 à 1974 (voir mon texte « Le jour du rouge », *L'Inconvénient,* n° 73), et, même non étonné d'apprendre qu'il ne garda par-devers lui aucun de ses livres, je n'en reviendrai jamais de l'audace extrême de son grand jeu *qui n'en était absolument pas un*, de son évanescence innée, l'évaporation d'un gars au cœur d'une société dont il sut échapper aux rites, aux usages, aux codes, demeurant un quidam, un invisible…, schizophrénie pacifiste, nullement misanthrope, sauvage, libre, tendue : cette course du lièvre à travers les champs…, je n'ai pas d'autre image, il disparaissait dans le blé d'Inde, suivant sa *solitude dans les champs de coton* (mais sans un Koltès à se mettre sous le bras).

Grâce au travail de trois femmes (dont deux ex-voisines à la complicité demeurée tacite, qu'un signe de la main de temps en temps), nous entrons dans son logement. Elles passèrent l'été 2018 rue Quesnel pour identifier, dénombrer et présenter dans l'ordre de leur emplacement *tous les livres* que, *la chair triste, hélas*, il a *lus*… (elles n'y trouvèrent aucun Mallarmé), et on peut avec leur « inventaire descriptif » (accompagné de quarante et une photos) connaître le contenu des rayonnages où Ducharme entassait bouquins, briques, tomes, recueils, ouvrages, plaquettes, pavés, albums, biographies, dictionnaires, précis, guides, manuels, anonymes, chefs-d'œuvre, les livres des autres parmi lesquels il n'a pas jugé approprié (ou *décent* – ou *possible* ?) de ranger les siens.

Ces vestales dévotes se sont faites rats de bibliothèque chez le *discret disparu*, passant en revue, palpant chaque livre, plus de mille huit cents titres et cent cinquante disques, attribuant une cote à chaque item de sorte que non seulement on sait quels livres et quelles musiques Ducharme possédait – et dans quel état ils étaient – mais on sait aussi quelle était leur position dans les différentes pièces de son antre, c'est-à-dire partout sauf aux vécés…

Sa bibliothèque est entrée dans un livre.

Alors on y pénètre, on *farfouille dans les rayons de la mort* (il y a en effet plein de Ferré), on circule *dans l'enfer de Ducharme,* car toute bibliothèque digne de ce nom est un *enfer*, comme en jouissait Apollinaire (il avait du poète trépané ses *Lettres à Lou*, *L'enchanteur pourrissant*, *Le flâneur des deux rives*, l'édition des *Œuvres poétiques* en Pléiade), ledit enfer étant l'endroit où rassembler les meilleurs livres, les dangereux, les « *cachez ce sein*… » (il avait une édition des pièces de Molière datant de 1949, dans une collection dite « du Flambeau » !), les Zola (*La bête humaine*, *Thérèse Raquin* et *L'assommoir*, les *Contes et nouvelles* en Pléiade), les Gide (seul le premier tome du *Journal*, aucun roman), un Matzneff (*Le taureau de Phalaris*, dictionnaire épicurien, « annoté », notent les dévotes, faisant partie du groupe « livres dispersés dans la maison »), les Sade (huit ouvrages, dont *Justine* sur la *bibliothèque de chevet*).

Cette réserve de chevet, l'enfer de l'enfer, lectures de nuit, de petit matin, elle comporte trois rayonnages surchargés où – chaud devant ! – le *Mein Kampf* d'Hitler, édition allemande de 1934, côtoie en de fulgurants compagnonnages l'*Héliogabale* d'Artaud (le livre le plus violent de la littérature contemporaine), *The Heroin Diaries* de Nikki Sixx, le bassiste de Mötley Crüe, trois tomes du *Journal littéraire* de Léautaud, le *Sodome et Gomorrhe* de Proust, tout Rimbaud, les Céline en Pléiade et les pamphlets en éditions pirates, une biographie du gangster Meyer Lansky et une de Lord Byron, un Kafka en anglais (*Parables and Paradoxes,* dont la couverture est arrachée), *Erections, Ejaculations, Exhibitions and General Tales of Ordinary Madness* de Bukowski dans l'édition City Lights de 1977, *Lolita* de Nabokov, le tome 14 d'une *Encyclopédie du monde végétal*, *The Erotic Life of Anaïs Nin* de Fitch Riley, un Restif de la Bretonne (*Ingénue Saxancour ou La femme séparée*, édition montréalaise de 1967 dite du Bélier) et, entre autres curiosités, *Lethal Marriage* et *Invisible*

Darkness, deux ouvrages sur les meurtres d'adolescentes commis par le couple Bernardo-Homolka…

•

« Je suis retourné fouiller sous les combles où j'avais déniché tous ces vieux Proust… »
- *Gros mots*

Et il y en avait, de *ces vieux Proust,* dans sa bibliothèque, des éditions datant des années 20 et 30, deux exemplaires de *Du côté de chez Swann* parus chez Gallimard en 1932, deux exemplaires d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* sortis l'année de la mort de Proust, en 1922, et le rarissime trésor, *Le côté de Guermantes*, publié du vivant de l'auteur par Gallimard, en 1920 ; on trouve aussi *Albertine disparue* édité par Gallimard en 1925 et dont la couverture a été arrachée, puis un *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* réédité en 1927. On trouve aussi le tome 1 de l'édition en Pléiade de la *Recherche* datant de 1987, les deux tomes de *Sodome et Gomorrhe* parus chez Flammarion en 1987 (ceux à portée de main depuis le lit) et un des vingt et un tomes de la *Correspondance* éditée par Philip Kolb, paru chez Plon en 1992, dans lequel se trouve à mon grand étonnement, glissé entre deux pages, un signet publicitaire de *The Daughter of Christopher Columbus* autographié par celui qui fut son traducteur canadien-anglais, Will Browning...

•

Circulons. Étagère A, à droite de sa table de travail, des Anatole France aux pages non coupées, des Balzac aux nombreuses phrases soulignées, une douzaine de romans d'espionnage de Jean Bruce (les *OSS 117* dont *5 gars pour Singapour*, *Moche coup à Moscou*) – un complice en calembours –, deux *Voyage au bout de la nuit* datant de 1952 dont l'un en Livre de poche (j'ai le même depuis toujours, au dos duquel on trouve la phrase de Gaëtan Picon : « l'un des cris les plus farouches, les plus insoutenables que l'homme ait jamais poussés »), *La fille du capitaine* de Pouchkine dans une édition de 1938 démantelée ; là, dans un exemplaire de *Thérèse Raquin* de 1962, il a noté : « Quatuor n° 1, op. 41, Schumann », et puis dans un *Hauts de Hurle-Vent* en Livre de poche daté de 1975 il a écrit des notes à propos des personnages de Manon et Ti-Guy des *Bons débarras* ; entre deux pages de *Crime et châtiment* en édition Marabout on trouve une carte postale avec la photo de Miss Canada 1956 (il se trouve, après recherche, qu'il s'agissait de la première Québécoise à remporter ce titre, Dorothée Germaine Moreau, une fille de Rosemont – son nom ne s'est pas retrouvé parmi ceux de la chanson *Manche de pelle* qu'il écrivit pour Charlebois).

Étagère B, qui jouxte l'étagère A, il y a plein de Shakespeare, tous en anglais, on en compte trente-quatre dont un, *As You Like It*, contient en guise de signet une carte de Superman ; on trouve plein de livres sur Marilyn Monroe mais également, vieille édition complètement démantelée, une *Vie des saints pour tous les jours de l'année* de l'abbé L. Jaud publiée à Tours chez Mame et fils, dans la collection « Bibliothèque des Familles », et puis, pas loin de là, *Candy*, un roman cochon des *sixties* paru chez Putnam sous les signatures de Terry Southern et Mason Hoffenberg (dans lequel Ducharme a laissé le carton d'allumettes d'un motel nommé Adam). Dans un *Dictionnaire des symboles* de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, édition Seghers de 1974, il a glissé une photo de Jacques Poulin alors qu'il ne possède aucun des livres du romancier du *Cœur de la baleine bleue*…

Près d'un sofa, les *Œuvres complètes* de Georges Bataille, mais trois des six volumes ont leur couverture démantibulée et dans l'un, demeuré intact, se trouve une carte de membre du « club Saint-André » datée du 19 février 1971 (qu'était donc ce club sis au 1440, rue Sainte-Catherine Ouest et auquel Ducharme, contrairement à Groucho Marx, aurait accepté qu'on l'accepte ? Mystère total !).

La bâtarde de Violette Leduc, *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy, *Journal d'un hobo* de Jean-Jules Richard, ces titres, comme tant d'autres, sont *maghanés* comme au sortir de confrontations… Certains – *Dallas* de Lee Raintree, *Kramer vs. Kramer* de Avery Corman – sont peints en blanc et enduits de colle… Dans le tome 3 de la *Correspondance générale* de Chateaubriand, demeuré impeccable, il y a une plume d'oiseau ; voici une feuille d'arbre sé-

chée à la page 91 de *Jours effeuillés* de Jean Arp, dadaïste et surréaliste, poète et sculpteur (les feuilles séchées sont en nombre dans ses livres, il devait lire dans les parcs, dans les champs) ; voilà les *Écrits* de Jacques Rigaut, le *suicidé magnifique*, qui sont là, étagère F, côte à côte avec un Louis Guilloux (*Salido*, Gallimard, 1976) que l'auteur lui a dédicacé.

Dans *La vie passionnée d'Arthur Rimbaud* de Françoise d'Eaubonne, un coupon de caisse Texaco ; dans *Rimbaud et la Commune* de Pierre Gascar, un livre de 1971 paru dans la collection « Idées » chez Gallimard, lové au milieu du livre, *de sa propre main d'écriture,* comme on dit, un trésor (un oubli ?), le brouillon de la lettre d'adieu de la Toune qui clôt *L'hiver de force* ! Et il n'avait de Peter Handke que *La courte lettre pour un long adieu*, l'édition de 1976 dans la collection « Du monde entier » chez Gallimard, mais il possédait également la version originale, *Der Kurze Brief zum Langen Abschied*, parue à Francfort chez Suhrkamp en 1980. Ducharme, nous apprend-on, avait appris l'allemand. Aurait-il donc lu le livre d'Hitler posé près de son lit ?

•

Shakespeare, Hugo, Balzac, Artaud, Céline, Kafka, Proust, Bataille, Léautaud, Musset (!), ce sont les auteurs qui comptent le plus de livres dans la bibliothèque de Ducharme, alors que seuls Marie-Claire Blais et J. M. G. Le Clézio ont leur œuvre complète bel et bien là, leurs ouvrages tous dédicacés à Réjean…

Mais les absents ? Bien sûr, nous ne sommes pas tous tenus de lire Melville et Conrad (la mer, très peu pour lui, sans doute), Cocteau et Mishima, Huysmans et Bove, Dos Passos et Richler, Ôé et Orwell, Tourgueniev, mais j'avoue que les absences de Tchekhov et de Beckett me sont apparues comme énormes, trous noirs, il n'y a ni Claudel ni Genet, ni Poe ni Pessoa, ni Cendrars (sauf le livre que sa fille Miriam lui a consacré et dans lequel Ducharme a écrit des notes sans aucun lien). S'agissant du Québec, et du théâtre, c'est Waterloo ! Morne plaine ! On ne trouve rien qui vaille, rien de Michel Tremblay, pas de *Belles-sœurs,* pas de *Tit-Coq* ni de *Simple soldat* non plus, ni les ex-jeunes, Dubois, Bouchard, Chaurette, le venant du théâtre québécois n'entrait pas chez le dramaturge (qui n'allait pas voir les mises en scène de ses pièces mais qui signa, avec *HA ha !...*, le chef-d'œuvre absolu de la dramaturgie québécoise du 20e siècle).

Seuls Gauvreau, avec la brique de ses *Œuvres créatrices complètes* que Gérald Godin publia à Parti pris, et Ronfard, avec les deux tomes du *Roi boiteux,* sont là ; et puis, grâce à Ronfard, qui m'accorda des *Entretiens* parus en 1993 chez Liber, eh bien j'y suis moi aussi, bibi ! Étagère C, cote C3.31, le seul livre dans lequel, chez Ducharme, on évoque l'*existence* de Ducharme car Ronfard raconte que, lorsqu'il travaillait à la création de *HA ha !...*, il alla chez lui pour que l'auteur lui explique des mots dont il n'était pas sûr du sens, pour cause de typographie ou d'orthographe volontairement déformée. Le metteur en scène m'en parla comme d'« un après-midi douloureux », son témoignage prend deux pages, la 90 et la 91, rien ne me dit qu'il les a lues. Mais en voici un extrait : « Nous avons commencé à travailler et j'ai réalisé que j'étais tombé sur quelqu'un qui détruisait sa pièce au fur et à mesure : cette scène n'est pas bonne, disait-il, on l'enlève ; on peut, suggérait-il, changer tel nom, on coupe, on change la place, on supprime… et ainsi de suite. Un vrai saccage. Je pense qu'il a paniqué, et peut-être avait-il peur. »

Le lièvre…, qui était prêt à déguerpir ! ■

A1.1. LA BIBLIOTHÈQUE DE RÉJEAN DUCHARME
Jacinthe Martel, Monique Bertrand et Monique Jean
Nota Bene, 2020, 303 p.